

« Pile ou face ? César ou Dieu ? »

(Matthieu 22, 15-22)

Prédication prononcée le dimanche 15 octobre 2017 au Temple de La Coudre par le pasteur Christophe Allemann.

Chers paroissiens, je l'avoue volontiers : je n'aurais pas aimé me retrouver dans la position de Jésus, devant un piège tendu par ses interlocuteurs. Je n'aime pas les pièges. Et quand je me sens piégé, je n'ai pas la lucidité de savoir m'en sortir facilement.

Alors j'imagine fort bien cette pièce de monnaie dans mes mains. « *Faut-il payer l'impôt à l'occupant romain ou non ?* » Devant ce cruel dilemme, j'aurais sans doute opté pour la solution la plus simple : le fameux « pile ou face ».

J'imagine donc que je lance la pièce en l'air, peut-être après une petite prière pour me donner bonne conscience, et puis que j'attends de savoir sur quelle face elle va retomber. Alors je pourrai répondre aux piègeurs.

Une petite prière pour me donner bonne conscience. Eh oui, cela m'arrive parfois. Cela me fait penser à une histoire drôle entendue un jour, une histoire évidemment fictive.

Un jour, deux pasteurs se rencontrent et discutent entre eux de la manière de répartir la collecte entre Dieu et leurs propres poches. Le premier déclare : « *J'ai trouvé un moyen simple ; je trace une ligne sur le sol, je lance la collecte en l'air ; ce qui tombe à gauche de la ligne, c'est pour Dieu, et je garde pour moi ce qui tombe à droite de la ligne* ».

Le second prend à son tour la parole, avec un immense sourire sur le visage : « *Eh bien mon ami, moi j'ai trouvé un meilleur moyen de répartir la collecte entre Dieu et moi. Avant de lancer la collecte en l'air, je prie Dieu en lui disant : « Sers-toi, Seigneur, tout ce qui retombe par terre sera pour moi ».* »

Voilà un exemple de prière pour se donner bonne conscience. Dans une situation de piège, on recourt parfois à ce genre de « sortie » pour ne pas rester dans l'impasse. L'humour a ceci de bon qu'il permet de prendre du recul ; il rend ainsi possible un décalage ; il permet d'envisager un moyen de sortir de l'impasse.

C'est un peu ce qui se passe avec Jésus, confronté à ses adversaires. « Faut-il payer l'impôt ou non ? » : le piège semble imparable.

Soit Jésus répond par la négative, et il devient ainsi l'ennemi de l'occupant romain, qui ne pourra pas laisser la chose impunie.

Soit Jésus déclare qu'il faut payer l'impôt, et ses adversaires pourront le dénigrer comme un collaborateur de l'occupant et le discréditer ainsi à tout jamais.

Pour se sortir de ce piège, Jésus va recourir à un décalage. Ne s'en laissant pas conter, il va rendre à ses adversaires la monnaie de leur pièce, et pas seulement au sens figuré. J'imagine la fameuse pièce pouvant servir à payer l'impôt bien visible, brandie aux yeux de tous les spectateurs.

C'est par une contre-question que Jésus crée le décalage salutaire : « *Dites-moi de qui est l'effigie qu'on peut observer sur cette pièce ?* »

« *De l'empereur romain* », doivent bien avouer les piègeurs.

La suite est devenue un adage bien connu : « *Alors rendez à César ce qui lui appartient, et à Dieu ce qui lui revient !* ».

Ce texte de l'Évangile, au-delà du dialogue entre Jésus et ses adversaires, nous interroge sur notre lien à la société, au monde politique, à l'État. En tant que chrétiens, s'inspirant du message et de la vie du Christ, comment nous situons-nous par rapport au pouvoir politique ?

L'auteure et journaliste Marion Müller-Colard a écrit quelques lignes pertinentes à ce sujet : « *Ce passage de l'Évangile, outre la nouvelle astuce des pharisiens pour faire condamner Jésus, interroge notre rapport de chrétiens avec le politique. Vaste sujet en cette période de morosité étatique, où les grandes figures du pouvoir n'ont pas davantage que César pour asseoir leur autorité : une effigie, un portrait, une image. (...) Il y a de quoi, parfois, avoir envie de donner un coup de pied dans la fourmilière. Jésus, lui, semble rester calme. Au grand désespoir des pharisiens qui ne trouvent là aucun motif nouveau pour le condamner. Au grand désespoir, peut-être aussi, des groupes religieux tels que les zélotes, qui cherchent toujours de nouveaux alliés pour s'opposer au pouvoir en place. Mais Jésus, en réalité, n'était pas un révolutionnaire.* » (Marion Müller-Colard, *Eclats d'Évangile*, Ed. Bayard / Labor et Fides, 2017, pp. 328-329)

Après avoir fait le lien entre idéalisme et révolution, la journaliste du magazine Réforme poursuit ainsi : « *Si je suis chrétienne, c'est par conviction que ce qui est dit dans l'Évangile est infiniment concret et ne me conduit pas dans le mur de l'illusion. Jésus ne tend à aucun idéal hors de portée : il révèle, simplement, la réalité du Royaume de Dieu. Cette réalité n'annule pas la nécessité d'avoir des gouverneurs et l'amer constat de leur faillibilité. Elle nous invite, en certaines circonstances dramatiques, à nous révolter. En*

d'autres circonstances, elle nous donne à percevoir les choses avec un autre regard. Rendons à César son impôt, et à Dieu la grâce et la gloire. » (Marion Müller-Colard, Eclats d'Évangile, Ed. Bayard / Labor et Fides, 2017, pp. 329)

Rendre à César son impôt, voilà qui ne semble pas trop compliqué. Mais rendre à Dieu ce qui lui revient, voilà l'autre face du problème qui nous est posé.

Pour les premiers chrétiens, rendre à Dieu ce qui lui revient, c'était la perspective de l'adoration, de la louange, de la prière. « *Soli Deo gloria* », diront à leur tour les Réformateurs. Par ce principe, qu'on traduit par « A Dieu seul la gloire », les Réformateurs disaient qu'aucune entreprise humaine ne pouvait prétendre avoir un caractère absolu ou universel.

L'appel à rendre à Dieu ce qui lui revient sonne comme une invitation à ne jamais confondre César, symbole de l'autorité humaine, avec Dieu, créateur et maître de l'humanité. Jésus s'oppose ainsi à toute adoration du pouvoir politique, quel qu'il soit. Il ramène ainsi l'action politique à son juste horizon : une activité humaine, à ne jamais confondre avec le Royaume de Dieu. Il en appelle constamment au discernement en s'appuyant sur une intelligence de renouvellement.

« Rendre à César ce qui lui appartient, et à Dieu ce qui lui revient » : j'aime cette phrase de l'Évangile. Elle m'invite à discerner entre deux réalités différentes, mais sans pour autant les opposer l'une à l'autre, sans les jouer l'une contre l'autre. C'est là que je m'aperçois que ma tentation du pile ou face aurait été une très mauvaise idée.

Je crois que le Christ nous invite à ne jamais fuir le monde, même dans l'acception politique du terme. Il nous invite à y vivre avec sagesse et respect, mais sans pourtant en adopter toutes les valeurs, sans nous y noyer, sans nous y perdre.

Ailleurs dans l'Évangile, Jésus invitera ses disciples à vivre dans le monde sans être du monde. Cette tension entre « vivre dans le monde » sans pour autant « être du monde » me semble fructueuse. Elle ouvre un espace d'action et d'engagement pour les chrétiens. La société qui nous entoure est bel et bien le lieu dans lequel Dieu nous appelle à y témoigner de son amour, cet amour qui n'est pas du monde, cet amour qu'aucun César ne saurait revendiquer ou confisquer. Amen.